

■ Marie-Claude PENLOUP, Paris, ESF - 1999, 200 p. : L'écriture extra-scolaire des collégiens des constats aux perspectives didactiques

Marie-Claude Penloup nous livre ici les résultats d'un travail d'équipe qu'elle a conduit avec trois enseignants de collège dans le cadre du groupe « Maîtrise de la langue » de la MAPPEN de Rouen. L'hypothèse qui a orienté la vaste enquête menée auprès de 1759 collégiens de l'Académie de Rouen était qu'une meilleure connaissance des pratiques d'écriture extra-scolaire des collégiens serait précieuse pour l'enseignement-apprentissage continué de l'écrit. Marie-Claude Penloup avait le sentiment, dans le prolongement de ses propres travaux (cf. *Le rapport à l'écriture littéraire du scripteur ordinaire*, thèse de Doctorat 1995, à paraître Didier-ENS, 2000) et des données disponibles, que, contrairement aux idées reçues, ces pratiques étaient réelles et diversifiées et que la didactique de l'écrit ne pouvait se donner seulement comme objectif de combler des lacunes ou de faire naître quelque chose d'absent.

Une enquête de L'École des Lettres menée auprès de lycéens en 1991-1992 et publiée par le Monde de l'Éducation (septembre 1992) nous avait déjà alerté sur cette réalité cachée. Les travaux de Philippe Lejeune (*Cher cahier...*, Gallimard, 1989), Christine Barré de Miniac (*Les collégiens et l'écriture*, ESF-INRP, 1993), ou encore de Clairelise Bonnet et Joëlle Gardes -Tamine (*L'enfant et l'écrit - Récits, poésies, correspondances, journaux intimes*, A. Colin, 1990) allaient dans le même sens.

Marie-Claude Penloup et son équipe entreprennent d'aller plus loin dans la mise au jour de ces pratiques et de décrire le rapport à l'écriture qu'elles mettent en place. L'enquête s'est déroulée dans 19 collèges comportant 4 classes chacun (6<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>) et choisis en fonction de deux catégories de paramètres : les résultats à l'évaluation 6<sup>e</sup> et l'insertion géographique (rurale, banlieue, centre ville).

La méthodologie suivie (pré-enquête, deux versions successives du questionnaire, entretiens complémentaires) dénote une attention particulière portée à la fiabilité des données recueillies qui n'exclut pas un regard critique sur les limites de telles investigations : enquêtant sur des pratiques, on recueille des discours faute de pouvoir observer des faits. L'essentiel de l'analyse porte sur les réponses aux 43 questions fermées et aux 6 questions ouvertes du questionnaire qui interrogent les élèves sur leurs pratiques de toutes sortes d'écrits inventés ou recopiés (début d'histoire, poèmes, paroles de chansons, lettres, journal, textes sous des photos, listes, mots qui plaisent, etc.)

L'analyse des résultats fait ressortir l'existence de pratiques massives et diversifiées, au premiers rangs desquelles on trouve les lettres, les listes utiles, les copies de chansons, les copies de blagues et le journal intime, avec une très nette suprématie des filles pour ce qui concerne les lettres, les copies de chansons et le journal intime, ce qui n'est pas pour surprendre si l'on se réfère à d'autres données disponibles (par exemple, J.-P. Albert, Lahire) qui montrent le rôle de l'écriture dans la construction de l'identité sexuelle féminine. On constate aussi que le volume des pratiques d'écriture décroît de la sixième à la troisième.

Il ressort globalement de la première partie de cet ouvrage le constat que la tranche d'âge 11-15 ans est une période foisonnante d'écriture extrascolaire, même si Marie-Claude Penloup reconnaît elle-même qu'il est difficile d'appré-

cier la part de sous-estimation ou de sur-estimation de ces pratiques dans le discours des collégiens. Quoi qu'il en soit, on trouve dans cette première partie une mine d'informations, à la fois sur les différents genres d'écriture que les collégiens disent pratiquer et sur la nature de leur relation ou de leur non-relation à l'écrit.

La deuxième partie de l'ouvrage s'intitule « Et alors ? » et c'est bien la question que se pose aussi le lecteur. Ils écrivent : voilà une prise de conscience salutaire, tant il est vrai qu'une didactique de l'écriture ne peut pas ne pas prendre en compte le déjà là, mais que faire de ce constat ?

Marie-Claude Penloup est parfaitement consciente des problèmes que pose la prise en compte par l'école de ces pratiques extrascolaires : l'intrusion dans le territoire personnel de l'élève, la non correspondance de ses écrits aux normes de l'école, l'ouverture à des genres mineurs ou triviaux, autant de conduites auxquelles répugne l'école laïque et républicaine dont l'idéal de neutralité met entre parenthèses les inégalités de la sphère privée, même si, comme le note justement M.-C. Penloup, la même école privilégie dans le même temps certaines formes d'expression et de rapport au savoir socialement marquées.

Mais, pour elle, l'important, une fois reconnue l'importance du lien des collégiens à l'écriture, c'est l'esquisse d'une didactique de l'écriture qui ne ferait plus l'impasse sur les pratiques d'écriture extrascolaires mais à trois conditions au moins : ne pas convoquer l'intime à l'école, ne pas didactiser purement et simplement les pratiques d'écriture spontanées ni les évaluer mais faire émerger l'existence de ces écrits par des exercices et activités scolaires diversifiées : questionnaires, fiches, entretiens, etc.

Le questionnement auquel étaient soumis les collégiens a provoqué des prises de conscience dont on peut penser qu'elles constituent des aides à l'apprentissage : découvertes de la variation langagière à l'écrit, de la diversité des fonctions de l'écriture, non seulement moyen d'expression de soi mais aussi aide à penser, articulation entre deux univers d'écriture, l'ordinaire et le littéraire. Sur ce dernier point, Marie-Claude Penloup reprend une hypothèse déjà développée dans sa thèse, à savoir la « tentation du littéraire » chez des « scripteurs ordinaires ».

En s'appuyant sur trois exemples de pratiques d'écriture attestées dans leur enquête - les écritures de l'intimité, les listes, les copies - Marie-Claude Penloup et ses collègues illustrent leur propos en présentant une analyse de ces pratiques et des suggestions de mise en œuvre didactique qui s'appuient à la fois sur des éclairages théoriques empruntés à la linguistique textuelle, à la psychologie ou à la sociologie, et sur des exemples de pratiques littéraires qui confèrent la noblesse du genre à ces « écritures ordinaires » pratiquées par les collégiens.

Ainsi, à propos des listes, dont certains collégiens raffolent, après avoir évoqué les analyses de Searle et de Goody (voir à ce sujet son article dans *Repères* n° 15), M.-C. Penloup suggère un travail sur les énumérations descriptives dans le roman les « effets de liste » dont parle Hamon ou sur les œuvres-listes comme celles de Drillon, de Pérec ou de Delerm.

A propos des « copieurs », elle rappelle que près de 60 % des collégiens interrogés pratiquent la copie, 15 % de façon intensive. En s'appuyant aussi sur

des enquêtes complémentaires effectuées en école primaire, avec la collaboration de J. Treignier, elle constate que cette pratique est reliée soit à un rapport privilégié avec le texte copié, soit à l'activité de copie en elle-même, le texte n'étant qu'un prétexte. Dans les deux cas, cette activité peut être considérée comme une contribution à un mode d'entrée dans la culture de l'écrit.

Dans cette perspective, elle suggère de travailler avec les élèves le geste d'écriture, la variation des supports et des outils et d'établir des liens avec les arts plastiques et le dessin.

Toute cette deuxième partie fourmille d'exemples d'articulations avec le domaine littéraire, inspirés par une riche expérience de l'enseignement en collège. Les analyses sont entrecoupées de « portraits » d'élèves qui redonnent vie à quelques-uns des témoins interrogés et qui montrent que l'abondance et la variété des pratiques extrascolaires d'écriture ne sont pas forcément corrélées aux résultats en classe de français.

Les pistes suggérées laissent néanmoins quelques zones d'ombre : si la prise en compte des pratiques et des représentations de l'élève constitue une hypothèse forte pour fonder une didactique centrée sur l'aide à l'apprentissage, il reste à démontrer qu'elle n'aboutit pas, en définitive, à favoriser ceux qui n'ont pas besoin de l'être, sauf à considérer que, dans tous les cas, mieux vaut savoir sur quel terreau on doit semer. Mais la question reste entière de savoir comment l'enseignant doit semer et jusqu'à quel point il doit individualiser les parcours et s'immiscer dans l'extrascolaire pour encourager des pratiques, lorsqu'elles n'existent pas spontanément.

Ceci dit, la théorisation de l'articulation entre le scolaire et l'extrascolaire ne va pas de soi et on ne peut reprocher à M.-C. Penloup de ne pas l'avoir poussée plus avant. Il reste que cet ouvrage apporte des informations capitales sur un domaine d'activités que l'approche de type ethnographique, trop peu développé en didactique de la langue, permet d'éclairer. De nombreux indices laissent penser que la tranche d'âge qui précède immédiatement celle du collège est tout aussi concernée par ces activités d'écriture extrascolaire, au sens large.

En définitive, ce qui est en jeu à ces différents stades, et ce à quoi la didactique de l'écriture ainsi conçue peut contribuer, c'est bien la réunification du domaine de l'écriture et de ses usagers, les écrivains et les autres qu'aucun fossé infranchissable ne devrait séparer. Les travaux de M.-C. Penloup apportent une contribution décisive à cette entreprise.

Michel Dabène

- SALAZAR ORVIG Anne (1999) : *Les mouvements du discours. Style, référence et dialogue dans des entretiens cliniques*, Paris, L'Harmattan, coll. Sémantiques, 294 p.

Les corpus sont constitués d'entretiens cliniques psychiatriques ou de rééducation d'accidents cérébraux entre un patient et un thérapeute, dans le cadre de recherches pluridisciplinaires. L'auteur souligne d'entrée de jeu la spécificité de sa contribution à l'approche pluridisciplinaire et celle de ses choix méthodologiques. Les entretiens seront exclusivement abordés d'un point de